

La faim de lire, littéralement

Vivian Labrie

Volume 15, Number 2, août 1982

La consommation littéraire de masse au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500577ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500577ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrie, V. (1982). La faim de lire, littéralement. *Études littéraires*, 15(2), 243–264. <https://doi.org/10.7202/500577ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA FAIM DE LIRE, LITTÉRALEMENT

vivian labrie

En 1971, la production mondiale de livres était de l'ordre de 500 000 titres et de 7 à 8 milliards d'exemplaires par an, le taux annuel de croissance se situant à environ 4% pour les titres et à 6% pour les exemplaires. Entre 1950 et 1970, la production mondiale par titres a doublé et la production par exemplaires triplé. Dans le même temps, si l'on tient compte des adultes alphabétisés et des enfants scolarisés, la population lisante du monde a sensiblement doublé.

La consommation individuelle de lectures, on le voit, a légèrement progressé et l'on peut donc affirmer qu'à l'époque des moyens de communication de masse la situation du livre ne s'est pas détériorée [...] ¹.

C'est ainsi que Robert Escarpit introduisait en 1973 un chapitre intitulé *La Faim de lire* dans un livre du même titre publié par l'Unesco à la suite de l'Année Internationale du Livre, tenue l'année précédente. Il est déjà assez significatif qu'une telle Année Internationale du Livre ait été déclarée dans une décennie où ont suivi des Années Internationales de la Femme et de l'Enfant : tout à coup il est apparu nécessaire d'affirmer et de confirmer par une opération internationale les droits de certaines réalités, celles du livre, puis celles des femmes et des enfants. Que s'était-il donc passé dans l'évolution sociale de la planète pour justifier une telle prise de conscience ?

Pour le livre, disons qu'en 1972, les résultats des campagnes massives d'alphabétisation commençaient à être plus apparents². Certains pays entraient dans une période de post-alphabétisation où il fallait soutenir l'effort initial en développant un marché viable de l'imprimé. Ailleurs il fallait entretenir ou même entreprendre cette « révolution de l'écriture³ » auprès de populations de culture encore essentiellement orale.

Parallèlement, le monde industrialisé subissait le choc des innovations de la communication audio-visuelle de masse, lesquelles permettaient désormais de médiatiser et de diffuser la parole dans sa forme orale et promettaient de reléguer l'écrit aux oubliettes. Une phrase comme « [...] et l'on peut

donc affirmer qu'à l'époque des moyens de communication de masse la situation du livre ne s'est pas détériorée [...] » ne laisse guère de doutes sur l'inquiétude qui s'était alors emparée du monde de l'édition et de tous ceux dont la culture ou la fortune était fondée sur l'usage de l'écriture.

Une année du livre arrivait ainsi à point nommé pour valoriser ou revaloriser le livre. Il semble d'ailleurs qu'elle ait été l'occasion de plusieurs rencontres entre éditeurs et de mises au point importantes et efficaces sur les problèmes de production et de marché. Ce n'est cependant pas en termes de saturation du marché que Barker et Escarpit décrivent la situation du livre dans leur rapport précité. Au contraire, ils dressent le portrait mondial d'un immense besoin et de graves pénuries, et pour ce faire ils ont recours à une comparaison extrêmement puissante, puisqu'ils associent le problème du livre à celui de la faim dans le monde :

Il s'ensuit que la situation du livre dans le monde, considérée non plus globalement mais par régions, présente un caractère de profonde inégalité. Face à un besoin de lecture toujours plus général, on y découvre des zones d'abondance, des zones de pénurie et des zones de famine⁴.

Il faudra plus que de l'ingéniosité pour apaiser l'immense faim de lire qui pèse sur les deux tiers de l'humanité⁵.

Les pays affamés de lecture ne sont pas seuls au monde. L'aide internationale, les échanges commerciaux pallient dans une certaine mesure les effets les plus immédiats de la pénurie que nous avons décrite⁶.

On pourrait ne voir là qu'une figure de style destinée à nous faire comprendre l'urgence et la gravité d'un problème. Il y a peut-être plus. En fait, dans le cadre de ce numéro sur la consommation littéraire, je voudrais même proposer que dans les sociétés alphabétisées, il existe une association réelle, concrète et étroite entre les conduites qui sont liées à l'usage de l'écriture et celles qui sont liées à l'usage de la nourriture.

Pour en faire la démonstration, il nous faudra cependant quitter le monde un peu abstrait de la politique internationale pour aborder les terrains plus familiers de l'ethnographie du quotidien de notre propre société. C'est en effet dans le cadre d'un travail d'observation attentif du visage de la culture écrite telle que celle-ci se manifestait aux habitants de la ville de Québec en 1981, et cela avant même d'avoir pris connaissance de l'ouvrage de Barker et Escarpit, que j'ai d'abord rencontré

cette association : très souvent en suivant l'écriture à la trace, je suis arrivée nez à nez avec la nourriture, la vraie, celle qu'on mange, Alpha-getti ou Alphabits, ou l'imaginaire, celle des comparaisons, des commentaires, de la rêverie — « les livres, moi j'en mangerais ». En parcourant ensuite *La Faim de lire*, il m'a paru intéressant de confronter le micro et le macro, le quotidien et les débats internationaux.

J'inviterai donc tout d'abord mon lecteur à une visite organisée où il pourra reconnaître dans un cadre structuré des associations entre lecture et nourriture qu'il connaît déjà en grande partie de façon informelle puisqu'il s'agit de son propre monde. La typologie nous permettra tout simplement ici de mettre un peu d'ordre dans les différentes observations. Nous explorerons ainsi les associations entre l'écriture et la nourriture au niveau des aliments, puis au niveau de la mise en marché, que j'appellerai la *symbiose de la faim*, et enfin au niveau de l'usage, que j'appellerai la *symbiose de la consommation*.

Une fois cette symbiose constatée dans le quotidien, il s'agira de tenter de la comprendre. À cet effet, je proposerai une interprétation en sondant l'imaginaire de trois textes destinés à l'enfance où l'écriture et la nourriture sont à nouveau associées mais cette fois, de façon conflictuelle.

1. Manger l'écriture et lire la nourriture : la symbiose des aliments

Où, quand et comment la nourriture et l'écriture sont-elles combinées dans un même aliment ? À première vue, une telle question pourrait paraître absurde. Il nous est bien évident en effet que les lettres ne font partie d'aucun des grands groupes du guide alimentaire canadien... Il nous paraît tout aussi clair que l'écriture ne se mange qu'au sens figuré, quoique ici quelques exemples se chargeront bientôt de nous détromper.

En fait, la question n'aura vraiment de sens que si nous donnons une définition culturelle ou psychosociale au terme aliment, où il nous sera permis de considérer celui-ci non seulement comme un complexe biochimique destiné à fournir les éléments essentiels au maintien d'un organisme vivant, mais aussi comme un objet porteur d'un sens qui peut

dépasser la stricte fonction de l'alimentation biologique. C'est ce dernier point de vue que nous adopterons et, tout comme les aliments naturels présentent à la fois des parties comestibles et non comestibles, nous considérerons comme un tout l'« objet-aliment » tel qu'on nous le présente, et non seulement sa partie comestible : tout autant que l'orange est constituée à la fois de chair, de pépins et d'écorce, la bouteille de vin est constituée à la fois de la bouteille, de l'étiquette, du bouchon et du vin. De même le comportement des gens face à la bouteille de vin n'en sera pas qu'un d'alimentation : celle-ci pourra donner lieu à des exercices d'appréciation esthétique ou servir de ticket d'entrée à un party ; de même, elle pourra avoir été choisie en fonction de l'étiquette, laquelle aura donc été lue. C'est en ce sens que nous parlerons de symbiose entre la nourriture et l'écriture, à chaque fois que la manipulation d'un aliment pourra être associée à une manipulation d'écriture, à chaque fois en somme que l'objet-aliment comportera des écritures.

Tous les aliments ne comportent pas nécessairement des écritures, mais ceux qui en comportent peuvent être situés le long d'un continuum où, à une extrémité, on peut littéralement manger l'écriture, et où, à l'autre, on ne peut que lire la nourriture.

Par exemple, dans l'alimentation des Québécois en 1981, on pourrait distinguer cinq classes d'aliments à écritures :

- les lettres-aliments ;
- les aliments porteurs de messages ;
- les aliments associés à un texte ;
- les aliments enclos dans l'écriture ;
- les aliments en germe dans l'écriture.

a) Les lettres-aliments

Dans une première catégorie, celle des lettres-aliments, la nourriture sera moulée dans une forme de lettre. Elle aura l'apparence de la lettre et le goût de la nourriture : ainsi les « Alpha-getti », qu'on retrouve parmi les conserves de nouilles à réchauffer, auront l'apparence de l'alphabet et le goût du spaghetti en boîte. Les lettres seront donc mangées véritablement. De même pour les céréales Alphabits et pour la traditionnelle soupe à l'alphabet.

Il est intéressant de noter que, dans ce premier cas, ce n'est pas tant une écriture qui est ainsi consommée mais des lettres de l'alphabet aux multiples possibles, dont celui de rester sans signification. Considérons par exemple le cas de ces biscuits en forme de lettres, trouvés dans la tabagie d'un hôtel de Québec. L'emballage nomme le produit en quatre langues : Russisch Brot ABC, Letter biscuits ABC, ABC Biscuits lettres, ABC Galletas de letras. Les consommateurs de ces biscuits importés d'Allemagne pourront s'ils le désirent former des mots dans leur propre langue : l'ABC nous apparaît ici comme un commun dénominateur à plusieurs cultures. Sur les côtés de l'emballage la description du contenu se poursuit aussi en quatre langues, mais surprise !, on retrouve aussi une description en arabe. Quelle est l'idée de destiner des ABC à un marché arabe dont l'écriture fonctionne à partir d'un système de lettres totalement différent ? L'alphabétisation doit-elle toucher également des populations déjà lettrées ?

C'est peut-être en effet d'alphabétisation alimentaire dont il faudrait parler dans le cas de ces lettres-aliments. Si l'emballage des lettres-biscuits semble plutôt s'adresser à un consommateur adulte, on voit que si celui-ci est arabe, il sera peut-être susceptible d'y apprendre ses lettres occidentales. Quant aux produits « bien de chez nous », Alpha-getti et Alphabits, ils s'adressent clairement à l'enfance. Les jeunes des dernières générations ont probablement tous, à un moment ou à l'autre, formé des mots dans leur soupe ou leurs céréales avant de les avaler, comme le suggéraient d'ailleurs les publicités télévisées de ces produits où on voyait des enfants s'esclaffer de plaisir parce qu'ils avaient avalé un C-H-E-V-A-L ou une L-O-C-O-M-O-T-I-V-E. Le père d'une de mes informatrices lui a même appris à lire ainsi, vers 4 ans, en lui alignant des mots sur le bord de son assiette. Je me rappelle aussi une voisine qui nous comblait de joie, enfants, en moulant avec de la meringue les lettres qui composaient nos noms.

Cela dit, il reste que la plupart du temps la consommation des lettres-aliments ne comportera pas en soi une activité de lecture. On bouffera de la lettre parce que la lettre est une nourriture. En soi, l'idée d'avalier des lettres aura un caractère ludique, et c'est peut-être plus avec les éléments-sources de l'écriture qu'on se familiarisera ainsi à l'usage qu'avec l'écriture elle-même.

b) Les aliments porteurs de message

Un cran plus loin dans le continuum, l'aliment devient porteur d'un message, lequel demeure comestible puisque son support est comestible. À la différence de la lettre-aliment, laquelle permettait au consommateur de jouer avec le sens, l'inscription est ici pré-déterminée, et en avalant l'aliment, on avalera aussi un message précis.

Le gâteau de fête est typique de cette catégorie. Très souvent il est personnalisé et il comporte dans sa décoration inscription, souhait, dédicace, commémoration. Les gens réunis autour de ce gâteau expriment ainsi collectivement leur attention pour des personnes ou pour un événement, et ils consacreront d'une certaine manière cette célébration en mangeant chacun une part du gâteau. On remarquera d'ailleurs qu'ici, l'écriture n'est qu'un des éléments du langage de la signification de la décoration alimentaire, laquelle fait usage de bien d'autres motifs, symboles, frises, images. Il n'est pas impossible qu'elle intervienne alors plutôt comme un apport de la culture alphabétique à un système graphique traditionnel davantage tourné vers l'expression symbolique ou pictographique⁷.

De façon plus courante, l'aliment sera porteur d'une marque, laquelle fait qu'en avalant un biscuit sec, on avalera en même temps son nom, « RITZ », ou son fabricant, « DAVID ». J'hésite à en dire plus long : faut-il y voir une intention à la fois décorative et expressive comme dans le cas des gâteaux, une façon de différencier des produits sans grande personnalité, une manière subliminale de publiciser le produit, ou tout simplement une signature ? Peut-être aussi tout à la fois.

c) Les aliments associés à un texte

Avec les biscuits chinois « fortune », les textes sur les boîtes de céréales et les bandes dessinées dans les emballages de gomme baloune, on passe à une association de troisième degré. Cette fois, un texte indépendant, sur papier ou carton, donc sur son support ordinaire non comestible, est associé à une partie comestible de l'aliment. Le plaisir de lire et le plaisir de manger ne sont plus indissociables et fondus dans un

même geste alimentaire, mais ils sont explicitement associés dans un même aliment.

Ainsi, on mange le biscuit chinois, et en même temps, on déroule la languette de papier pour lire la prédiction. On mange les céréales de son déjeuner en lisant machinalement les explications, offres de concours, règlements, recettes que la boîte nous propose. On mâche sa gomme baloune en se demandant où est le punch dans les aventures bilingues de Jos Bazooka. Remarquons que dans chacun de ces exemples, le texte associé stimule notre côté joueur : « bonne aventure », explication d'un gadget, règles d'un concours, possibilité de collections et d'échanges.

On distinguera ce genre de texte de la catégorie suivante par son caractère tout à fait indépendant de la nature du comestible. On lui trouvera aussi assez souvent un caractère sentencieux. On pourrait par exemple ajouter au dicton du biscuit les conseils et les slogans de la police de la Communauté urbaine de Montréal qui arrivent ainsi jusque dans un café du vieux Québec par l'intermédiaire des sachets de sucre :

**Gravez votre numéro
de permis de conduire
sur vos articles de valeur**

**Protection du voisinage
cible protégée
sécurité accrue**

**On ne vole pas
ce que l'on ne voit pas**

**Vandalisme
= manque d'éducation**

**Où est votre enfant? (Vraiment, à midi, celui-ci
tombe comme une douche d'eau froide...)**

On pourrait aussi mentionner les emballages de Celestial Seasonings, dont les thés d'herbes, s'adressant aux partisans de la vie « simple et naturelle » — aux « crunchy granola », diraient d'aucuns..., — donnent des conseils pour économiser l'énergie ou citent les Sages :

« This time, like all times, is a very good one if we but know what to do with it. »
Emerson.

« Religion is the process of finding our inner strength. »

Tolbert McCarroll

d) Les aliments enclos dans l'écriture

Viendraient en quatrième lieu les emballages eux-mêmes, masquant souvent totalement la partie comestible de l'aliment, tout en reproduisant à leur surface par les mots et l'image, en tout ou en partie, la fiche signalétique de l'aliment : nom, marque de commerce, poids, composition, adresse du fabricant, etc.

D'une certaine façon, c'est l'aliment comestible lui-même qui commence à être reproduit dans l'écrit, et il nous faut d'abord lire la nourriture avant de la manger, puisque celle-ci est enclose dans l'emballage et qu'il nous est souvent interdit de constater sa nature et sa qualité *de visu* : ouvrir une boîte d'œufs pour vérifier si ceux-ci ne sont pas cassés, passe encore, mais qui s'avisera d'ouvrir une boîte de conserve sans son étiquette ?

Une grande partie de notre nourriture commercialisée se trouve dans ce cas, ce qui fait que le « marché » traditionnel du jeudi ou du vendredi soir consiste pour une bonne part en une activité de lecture. Ceux qui font partie des coopératives alimentaires où les produits sont présentés en vrac en font parfois l'expérience par le contraire : après quelques mois d'emplètes paisibles, il est parfois hallucinant de retourner au super-marché et d'avoir à repérer les articles que l'on cherche dans l'univers de lettres brillant et coloré qui défile rayon après rayon.

On peut croire que cet état de fait est appelé à croître étant donné les réglementations de plus en plus sévères sur l'hygiène alimentaire et l'étiquetage des produits.

e) Les aliments en germe dans l'écriture

Il resterait une cinquième catégorie, mais en est-elle bien une ?, où la partie comestible de l'aliment serait totalement absente, mais promise dans l'écriture.

Est-il vraiment prudent de considérer une revue comme *Sel et poivre* ou un menu de restaurant comme un aliment ?

Il n'empêche que la vogue récente des ouvrages et des revues de gastronomie pose des questions. On peut supposer sans trop de craintes d'erreur que peu des lectures qui en

résultent conduisent effectivement à la préparation des aliments mentionnés. Ce serait donc dire qu'une grande partie du plaisir alimentaire viendrait à la lecture même, les mots et les images suffisant assez à la salivation pour qu'on puisse juger utile d'en faire l'achat. L'écriture — au sens large moderne où les « textes » sont associés aux images — agirait en quelque sorte comme un ersatz de nourriture ?

Même en interrompant ici cet exercice de typologie un peu déroutant, peut-être parce qu'à bien des égards il ressemble plutôt à de la topologie culturelle, — *Le Petit Robert* définit ainsi la topologie: « Partie de la géométrie qui étudie les propriétés qualitatives et les positions relatives des êtres géométriques, indépendamment de leur forme et de leur grandeur », — il devrait maintenant nous être possible de formuler quelques considérations en regard de notre proposition initiale sur la symbiose des aliments :

1. *Parmi plusieurs autres possibles, il existe une gestalt de l'objet de lecture dans laquelle la nourriture, le comestible, est partie prenante. La nourriture peut y occuper plusieurs positions, soit celle de contenant, de support, de contenu ou de référence.*
2. *Cette gestalt paraît être moderne à tout le moins dans son omniprésence, puisqu'elle est un phénomène de culture écrite, et que les usagers de l'écriture tendent maintenant, et c'est récent dans l'histoire, à équivaloir à l'ensemble de la population (il serait intéressant d'ailleurs de donner de la profondeur historique aux différentes catégories étudiées ici).*
3. *Il nous faut supposer qu'en 1982, pour la quasi totalité de la population, la consommation de nourriture est régulièrement associée à une forme de consommation d'écriture.*

2. Offrir l'écriture et la nourriture : la symbiose de la faim

Si nos aliments sont régulièrement associés d'écriture dans leur présentation culturelle, il se produit aussi que la nourriture n'est pas étrangère à l'offre de lecture.

Précisons. On peut faire l'atlas des lieux publics d'une ville où on offre de la lecture⁸. À la limite, il est très peu d'espaces publics urbains desquels l'écriture est absente: un panneau, une publicité, une affiche rappelleront l'écrit au passant et provoqueront chez lui des lectures parfois automatiques, parfois très attentives. Mais limitons-nous ici à l'offre de lecture qui pourrait relever d'une gestalt du « papier relié »: livres, magazines, journaux, plaquettes, brochures, etc. Dans une ville comme Québec, on retrouvera ceux-ci dans des endroits comme les bibliothèques, les librairies, les tabagies et pharmacies, et les magasins à grande surface.

Certains de ces lieux, les bibliothèques et les librairies, sont exclusivement réservés à l'écrit. Dans ces cas, l'usage de la nourriture est généralement interdit ou à peine toléré. Par exemple, la première lecture que fait un usager de la bibliothèque de l'Université Laval lorsqu'il passe le tourniquet d'entrée consiste en ceci:

AVIS

**Il est strictement interdit
de boire et manger dans
les locaux de la bibliothèque**

De quoi nous pouvons déduire que la consommation de boissons et d'aliments est bel et bien une pratique de certains des usages de cette bibliothèque et que cette pratique ne sourit pas aux gestionnaires du lieu en question. Pourrions-nous aussi déduire qu'en conséquence des usagers sont frustrés dans leur tendance à allier le plaisir de la table aux efforts... de la table de travail? En tout cas, si elle protège les livres, une telle mesure ajoute peut-être à l'impression d'aridité que plusieurs étudiants mentionnent lorsqu'ils parlent du travail en bibliothèque qu'ils font, ou font le moins possible.

Les autres lieux du livre, en général des commerces, offrent des objets de lecture parmi d'autres biens. En observant un peu, il est assez facile de connaître les « voisins » des livres dans ces espaces commerciaux. Quelques promenades dans des centres de Québec, le Mail St-Roch, la Place Ste-Foy et la Place Fleur-de-Lys, ont permis lors de l'été 1981 de reconnaître aux étalages de livres grossièrement quatre environnements: la papeterie, les disques, les jouets... et la nourriture!

Les étalages de livres forment en effet assez régulièrement un tout avec les articles de papeterie. On devine ici facilement un commun dénominateur, le papier, qui permet un regroupement logique des biens qui ont trait soit à l'écriture, soit à la lecture.

Il est un peu moins facile de comprendre le voisinage des disques. On retrouve parfois des livres et des disques d'une même œuvre, je pense en particulier à la série des Tintin qu'on retrouve sur disque avec une couverture identique à celle du livre, mais en fait il serait probablement plus juste de les rapprocher en pensant loisirs, rapport artiste-public, industries culturelles. Le livre et le disque sont tous deux des œuvres d'artistes ou de vedettes multipliées industriellement pour être offertes au grand public.

Les jouets vont bien avec les livres quand il s'agit de livres d'enfants. Il faudra éventuellement explorer plus à fond un lien constant qui est fait entre la lecture et l'enfance. Disons tout simplement ici que le livre d'enfant est généralement présenté comme un jouet et parmi les jouets et qu'il est même parfois difficile de distinguer l'un de l'autre : les étalages de « livres d'enfants » comportent de bonnes proportions de livres à découper, colorier, plier qui conduisent plus à une activité motrice qu'à une lecture comme telle.

Enfin, la nourriture. Celui qui achète un livre ou une revue dans un espace commercial n'a souvent qu'à étirer le bras pour acquérir du même coup ce qu'on pourrait appeler des aliments de plaisir : chocolats, chips, confiseries, biscuits fins, etc. Et vice-versa probablement. Plus précisément, cette association de la nourriture à l'offre de lecture se fera dans les contextes suivants : la tabagie, le magasin à grande surface, le super-marché.

En tabagie, on retrouvera les quotidiens en pile sur un rayon bas, des assortiments plus ou moins importants de revues qui se chevauchent sur des présentoirs, et un choix variable de livres de poche, best-sellers, collections de romans d'amour sur quelques rayons ou bien souvent sur des stands verticaux. Chacun connaît le bric à brac des friandises à la pièce qui font les dessus et les dessous de comptoir des tabagies, auquel s'ajoutent souvent quelques rayons d'aliments de dépannage et des espaces réfrigérés.

Les magasins à grande surface offriront plutôt des livres, best-sellers, collections de poche, provenant de groupes de gros éditeurs où on donne assez d'importance au livre québécois. Ces livres seront alors regroupés thématiquement par collection. On retrouvera aussi quelques livres près du restaurant casse-croûte, s'il y en a un, ce qui est souvent le cas. Outre la nourriture de «caisse», ou de restaurant, on retrouvera près des étalages de livres, qui font souvent plusieurs rayons, des étalages tout aussi importants de gâteries de toutes sortes, présentées habituellement dans de gros formats : dix tablettes de chocolat dans un sac de plastique, des sacs de chips ou de pop-corn en format familial, des bonbons en vrac, vendus au poids, etc.

Les super-marchés qui, eux, se centrent principalement sur l'alimentation et l'entretien domestique n'en offrent pas moins leur traditionnel étalage d'objets de lecture. Typiquement, on y retrouvera des revues d'intérêt général et quelques journaux, beaucoup de revues de «madame», quelques livres variés, des livres pour enfants. Aux caisses, les non moins traditionnelles revues de la vie familiale, *Family Circle*, *Woman's Day*, etc., qui commencent à avoir leurs équivalents francophones, et par épisodes, des encyclopédies par fascicules très publicisées lors de leur diffusion. J'ai connu il y a quelques années les délices de voir sortir semaine après semaine des sacs d'épicerie de ma mère les tomes successifs de l'*Encyclopédie des deux coqs d'or*. Il est fort probable qu'encore aujourd'hui, dans bien des familles, des lectures surprises se logent ainsi fréquemment parmi les aliments du marché de la semaine.

À titre de comparaison, on ne trouvera jamais la lecture associée aux vêtements ou à la bijouterie. La lecture va avec certaines choses, pas avec d'autres, et nous constatons que, parmi les premières, elle va avec la nourriture. Il nous est donc possible d'ajouter une nouvelle considération :

4. *Le client acheteur de nourriture est susceptible d'être client acheteur de lecture et vice-versa.*

On pourrait aussi se demander d'où vient cette symbiose de la faim, du besoin, ou du désir. Est-elle naturelle ou provoquée ? Le marché répond-il à un besoin ou en crée-t-il un ? Le besoin pour l'écrit est neuf, et il paraît bien avoir été provoqué. Retrouvons *La Faim de lire* :

Dans tout le monde occidental, le mouvement d'alphabétisation des masses a accompagné le développement du livre et du journal. C'était une nécessité vitale pour que la mécanique sociale disposât des circuits d'information indispensables à son bon fonctionnement. Les progrès de l'éducation — scolarisation et alphabétisation — créèrent à leur tour des besoins nouveaux. Au début du XX^e siècle, pratiquement la totalité de la communication du monde évolué passait par le livre et le journal⁹.

Le besoin de nourriture est quant à lui vieux comme le monde.

3. Lire en mangeant et manger en lisant : la symbiose de la consommation

Où et quand lit-on ? Encore une fois, bien que les circonstances soient multiples et infiniment plus variées, il est assez intéressant de remarquer que plusieurs personnes lisent, s'interdisent de lire ou interdisent à d'autres de lire pendant l'exercice de leurs fonctions naturelles. Bon, je ne crois pas qu'on lise en faisant l'amour, et aucun de mes informateurs n'a mentionné quoi que ce soit de ce genre ; cela dit, on n'achète sûrement pas *Playboy* que pour la qualité des articles... Mais même en mettant le cas de la fonction sexuelle de côté, l'enquête confirme, et l'expérience personnelle de chacun aussi, qu'on lit en déféquant, pour ou avant de dormir... et en mangeant.

Non seulement le livre est-il souvent une tactique des parents pour entraîner les enfants à faire leurs besoins dans le petit pot — ça les calme et ils arrivent à tenir en place ! — mais nous sommes tous familiers d'une façon ou de l'autre avec l'empilement des revues et des catalogues dans les salles de bains. Certaines de ces bibliothèques sont même particulièrement volumineuses et attirantes. D'autres sont plus modestes et réservées : le *Sélection du Reader's Digest*, et *Madame au Foyer*, peut-être. Parlant du temps où le papier journal servait de papier hygiénique, certains avoueront avoir lu les carrés de papier dans tous leurs détails avant de les utiliser. Aujourd'hui encore, les lectures se prolongent, provoquant des heurts dans la vie familiale.

On lit pour ou avant de dormir. C'est ce qu'on appelle parfois la lecture de chevet. Et de fait, on retrouve aussi des bibliothèques de chevet. Des gens vont s'endormir sur un livre, — l'effet somnifère de la lecture m'a souvent été

mentionné, — d'autres au contraire se passionneront et liront tard dans la nuit. Il reste que, souvent, le sommeil est préparé ou précédé par une lecture. Passage insensible d'un imaginaire conscient à un imaginaire inconscient ? Premier îlot de paix dans des journées tourmentées ?

Et, encore une fois, lire et manger vont ensemble. Une récente publicité des Presses de l'Université du Québec offre littéralement des livres dans une assiette. *Le Devoir* s'annonce accompagné d'une tasse de café. Et bien souvent en effet, on lit en mangeant ou on mange en lisant, café plus journal, revue et grignotage, la soupe et le napperon.

Mais attention, tous ces comportements ne font pas nécessairement la règle. D'abord, ils ne se présentent pas chez tous ; certains avouent même avoir horreur de mélanger plusieurs activités. Ensuite, ils font souvent l'objet d'interdits collectifs. L'étiquette, le « savoir-vivre » à table proscrit par exemple la lecture en présence d'autres convives.

Ce faisant, le « savoir-vivre » nous fournit une piste valable. À y regarder de plus près en effet, la lecture est associée à l'exercice des fonctions naturelles, mais à son exercice solitaire, quand on ne peut ou ne veut parler à autrui.

Pour revenir à ce qui nous intéresse, la nourriture, on remarquera que la lecture est souvent l'activité complémentaire du client solitaire des restaurants, casse-croûte et cafés. Il est même parfois possible d'acheter son journal sur place, ou encore, comme dans les cafés récemment, de lire des bandes dessinées ou une documentation spécialisée — sur le cinéma, par exemple — disponibles sur place. Le cas des cafétérias mériterait d'être approfondi : je connais entre autres une cafétéria de fonctionnaires qui ressemble à certaines heures à une salle de bibliothèque, les plateaux en plus.

Ces quelques observations seraient-elles suffisantes pour risquer quelques nouvelles considérations ? Je risque :

5. *La lecture s'associe à l'exercice solitaire des fonctions naturelles dont l'alimentation.*
6. *Dans l'exercice solitaire des fonctions naturelles, la lecture fonctionne comme un ersatz de compagnie.*

4. « On a mangé l'alphabet! » : l'écrit menacé et menaçant

Reprenons-le, ce problème initial. Après avoir constaté l'usage fréquent des allusions à la faim dans un volume esquissant les grandes lignes de la situation mondiale du livre en 1973, il a été proposé que ces allusions à la faim étaient plus qu'une figure de style et qu'il existait bel et bien dans les sociétés alphabétisées « une association réelle, concrète et étroite entre les conduites qui sont liées à l'usage de l'écriture et celles qui sont liées à l'usage de la nourriture ».

Prenant ensuite la voie de l'ethnographie de notre propre société, nos observations nous ont amenée à envisager que :

1. Parmi plusieurs autres possibles, il existe une gestalt de l'objet de lecture dans laquelle la nourriture est partie prenante. La nourriture peut y occuper plusieurs positions, soit celles de contenant, de support, de contenu ou de référence.
2. Cette gestalt paraît être moderne à tout le moins dans son omniprésence. Phénomène de culture écrite, elle est liée aux usagers de l'écriture qui tendent maintenant, et c'est récent dans l'histoire, à équivaloir à l'ensemble de la population.
3. Il nous faut supposer qu'en 1982, pour la quasi totalité de la population, la consommation de nourriture est régulièrement associée à une forme de consommation d'écriture.
4. Le client acheteur de nourriture est susceptible d'être un client acheteur de lecture et vice-versa.
5. La lecture s'associe à l'exercice solitaire des fonctions naturelles dont l'alimentation.
6. Dans l'exercice solitaire des fonctions naturelles, la lecture fonctionne comme un ersatz de compagnie.

Ainsi la proposition initiale serait confirmée par plusieurs observations, du moins sur le terrain de la ville de Québec. Il resterait à voir si cet état de fait peut s'observer ailleurs et comment il varie selon le degré d'alphabétisation.

Il resterait également à comprendre ce que signifie cette symbiose des objets, de la faim et de la consommation de lecture et de nourriture. Nous savons qu'elle n'est pas unique

et qu'elle n'est qu'une des données de l'inscription de l'écriture dans la culture. Mais que veut-elle dire ?

Y aurait-il quelque chose dans la « physiologie symbolique » de la lecture qui pourrait l'apparenter à la physiologie de l'alimentation et de la digestion ? On dira par exemple « dévorer un livre », « manger des yeux ». Verrait-on poindre un certain glissement à partir des fonctions naturelles liées au corps vers des fonctions culturelles liées à l'esprit ? Ou, plus prosaïquement, pourrait-on faire valoir que des intérêts sont en jeu pour lesquels il est essentiel de faire avaler la faim de lire ? Ou encore, y aurait-il dans cette histoire de lecture et de nourriture quelque indice d'une transformation de l'univers collectif contemporain où la culture écrite se sera posée sur une culture orale, avec la nourriture comme intermédiaire du passage de la bouche à la main ?

Il est plus que probable que plusieurs facteurs jouent ensemble, mais comme les faits se bornent à être sans chercher à s'expliquer, il serait peut-être utile, si on veut en savoir plus long, de passer maintenant à la recherche d'éléments un peu plus dynamiques d'explication.

Constater une symbiose ne nous donnera pas en soi beaucoup d'éclaircissements quant aux relations de cause à effet qui associent lecture et nourriture. Y a-t-il d'autres situations où ces deux aspects sont en rapport plus actif ou plus révélateur ?

Ce qui n'est pas clair dans le réel l'est souvent plus dans nos paraboles. Nous allons donc pénétrer dans l'imaginaire de deux ouvrages pour enfants, *On a mangé l'alphabet!*, de Pierre Gamarra¹⁰, trouvé dans une succursale de la Bibliothèque de Québec, et *Zoupic*, de Lise Ouellet et Réjean Plamondon¹¹, acheté dans un des nombreux kiosques du dernier Salon du Livre à Québec. L'examen d'une récitation scolaire du début du siècle complétera l'aventure.

Donnons d'abord idée des matériaux.

On a mangé l'alphabet!

Deux écoliers, Chrysostome et Nicolas, découvrent un jour avec émoi que toutes les voyelles ont disparu du livre de lecture de Nicolas. Qui a bien pu voler ces lettres ? Qui a bien

pu les manger ? D'indice en indice ils en viennent à soupçonner l'une des deux demoiselles Quincampoix qui tiennent une *papeterie-confiserie* où les enfants ont coutume de s'arrêter avant ou après la classe pour acheter des bonbons à la pièce, qu'ils savourent et partagent avec leurs camarades, ou pour remplacer leurs fournitures scolaires. Peu après, c'est Chrysostome qui perd toutes les consonnes de son livre et les soupçons des enfants se confirment : la vieille demoiselle Caroline, qui prend de plus en plus l'apparence d'une sorcière, aspire les lettres des livres des enfants pendant que ceux-ci choisissent des bonbons. Les enfants en ont la preuve alors qu'ils envoient une « chèvre », c'est-à-dire Claudette, la cousine de Chrysostome, s'attarder avec son livre de lecture dans le local de la confiserie. À la sortie, les enfants se précipitent sur le livre : toutes les lettres ont disparu.

L'absence des lettres devient de plus en plus gênante pour eux à l'école. Alors ils imaginent un stratagème pour dompter la demoiselle : ils vont lui donner une indigestion. Le trio s'équipe de quelques vieux bottins téléphoniques et revient dans la papeterie-confiserie, en faisant mine de rien. La demoiselle Caroline, aussi surnommée Carabosse, remarque les bottins et s'arrange pour les obtenir. Les enfants acceptent et reçoivent chacun en échange un sachet de pralines. Le lendemain, les lettres sont revenues à leur place.

Le livre se termine sur Chrysostome adulte, le narrateur, un vieil oncle inventif qui profite toujours de ses visites chez son neveu et sa mère pour raconter quelques-unes de ses soi-disant aventures. Pressé de dire la vérité, il avoue que l'histoire ne lui est pas vraiment arrivée mais précise la leçon qu'il voulait faire comprendre en la racontant :

— Et toi, tonton, que voulais-tu faire ? Me jouer un tour ?

— Je voulais te parler des lettres de l'alphabet... Elles sont minuscules mais très importantes. Suppose que demain tu ne puisses plus lire... Tu serais ennuyé, non ?

Je hoche la tête.

— Oui, je serais très ennuyé¹².

Zoupic

Ce jour-là, Nicolin s'ennuie en classe. Son travail est terminé. Il mâchonne son crayon en regardant distraitement par la fenêtre. Tout à coup, il entend : « Aïe ! Aïe ! » Il jette un coup d'œil autour de lui : rien ! Tous ses compagnons

sont occupés, certains lisent, d'autres dessinent, quelques-uns travaillent en équipes. De nouveau, il entend : « Aïe ! Aïe ! Tu me fais mal !

— Qu'est-ce que c'est ?, se demande Nicolin.

— C'est moi !, répond une voix. Moi, ton crayon ! »

Qui ? Quoi ? Vivement, Nicolin retire son crayon de la bouche et le dépose sur son pupitre. Ce n'est pas possible !

« Si, si, chuchote encore la voix, pose-moi sur ton oreille. Bonjour, Nicolin ! Caché dans tes cheveux, je peux maintenant bavarder à mon aise.

Je m'appelle Zoupic. Je voulais te parler depuis le début de l'année, mais je ne savais pas trop comment t'aborder. Aujourd'hui, je n'avais pas le choix : tu allais me réduire en bouillie ! »

Surpris, Nicolin secoue la tête, se frotte les paupières. Que se passe-t-il ? « Tu penses rêver, tu penses que c'est impossible... Rends-toi près du ruisseau Gazouille à trois heures. Je t'expliquerai tout »¹³.

Par la suite, Nicolin se présente au rendez-vous, fournit à Zoupic une écorce de bouleau dont il a besoin, et libère celui-ci qui s'est malencontreusement pris dans la feuille qui s'est enroulée autour de lui.

Zoupic lui montre ensuite les tours qu'il sait faire en écrivant. Il se teint entièrement en vert, la couleur préférée de Nicolin. Puis il élève celui-ci dans le ciel, démasque ses amis, Marc-Éric et Marie-Lune, qui s'étaient cachés pour les surveiller, étourdit les enfants de musique jusqu'à leur épuisement, devine les pensées de Marie-Lune et se met subitement à grandir en faisant la ronde avec les enfants, initiés, qui chantent pour finir : « Gens du pays, c'est votre tour de vous laisser parler d'amour ».

L'école

Je cite cette fois un poème dans sa pleine longueur. Il s'agit vraisemblablement d'une récitation tirée d'un livre d'école. Je l'ai trouvée incorporée au texte d'une création collective, *École Ste-Misère 1920*, réalisée à Sherbrooke par des personnes qui avaient de 5 à 15 ans en 1920.

Petit garçon qui te rends à l'école
cueillant des fleurs et battant les buissons
le temps qu'on perd est du temps qu'on vole
petit garçon songe à la parabole :
« Sans le bon grain pas de bonnes moissons ».
Cet alphabet sur lequel tu sommeilles
ce crayon noir qui te semble odieux
c'est la clé d'or du pays des merveilles

**petit garçon l'erreur vient des oreilles
la vérité suit le chemin des yeux.
Des gens viendront qui te voyant t'instruire
se récrieront : « On en sait trop toujours
bien labourer vaut autant que bien lire ».
Petit garçon à ces gens tu peux dire :
« Un bon écrit vaut mieux qu'un sot discours ».**

Examinons maintenant quelques caractéristiques communes aux trois textes. Dans le premier, la lecture est victime de l'appétit d'une femme qui vend des confiseries, soit des *délices pour la bouche*. Dans le second, le crayon se décide à parler à l'enfant lorsque *celui-ci le porte à sa bouche et le mord*. Dans le troisième, le plus ancien, celui en face duquel nous avons le plus de recul, on assimile le bon grain à l'alphabet et on ridiculise ceux qui songent avant tout au vrai labourage.

Dans les trois cas, l'écriture est rendue vulnérable parce que les enfants ou les êtres humains s'intéressent à leur corps, à leur bouche, à leurs besoins et à leurs plaisirs oraux. Chrysostome et Nicolas s'achètent des bonbons et perdent leurs lettres, Nicolin mordille le crayon, « On en sait trop toujours / bien labourer vaut autant que bien lire ».

Dans les trois cas, l'écriture se paire avec ce qui va à la bouche : la papeterie-confiserie, le crayon qui *parle* à l'oreille, « petit garçon songe à la parabole : / « *Sans le bon grain pas de bonnes moissons* ». / *Cet alphabet sur lequel tu sommeilles* ».

Dans les trois cas, ce qui était là avant prend des allures de faute : la vieille vendeuse de bonbons s'apparente graduellement à une sorcière, les copains de Nicolin sont surpris cachés dans les buissons comme Adam et Ève au paradis terrestre, « petit garçon l'erreur vient des oreilles / la vérité suit le chemin des yeux ».

Dans les trois cas, on assiste au triomphe de l'écriture : les lettres reprennent leur place et l'oncle explique les motifs de sa fable, Zoupic fait ses prodiges et grandit tout à coup démesurément, « c'est la clé d'or du pays des merveilles », « Petit garçon à ces gens tu peux dire : / « Un bon écrit vaut mieux qu'un sot discours ».

Curieusement, les narrations fonctionnent comme l'acquisition d'un réflexe conditionné classique (RC), par pairage

puis remplacement du stimulus original (SO) par le stimulus conditionné (SC). La récitation contient aussi ce genre d'évolution. Ainsi on a originellement un système oral / buccal dans lequel la nourriture procure faim et plaisir. Parallèlement, un système écrit — les lettres, le crayon — ne semble provoquer aucun intérêt; il cause même l'ennui. On assiste ensuite à la progression suivante :

1. Le stimulus oral provoque un réflexe de faim et de plaisir (SO → R).
2. Le stimulus oral qui provoque le réflexe est pairé avec le stimulus écrit (SO // SC → R).
3. Le stimulus oral apparaît inférieur au stimulus écrit, lequel promet le réflexe de faim et de plaisir (SO < SC → R).
4. Le stimulus écrit reste seul en place et provoque le réflexe de faim et de plaisir (SC → R).

On a alors créé toutes les conditions nécessaires à la survie de l'appareil écrit puisqu'on a créé un besoin — une faim — et une accoutumance — le plaisir. Par ailleurs, dans le processus, le corps a été piégé quelque part puisqu'un succédané de nourriture suffit à provoquer ces réflexes. D'autre part, on ignore si le conditionnement tiendra à l'usage.

Ces recoupements sont peut-être fortuits. Il n'empêche qu'ils donneraient une vision cohérente de certaines dimensions de l'alphabétisation qui s'ajustent mal au modèle habituel où la nécessité de cette alphabétisation n'est jamais discutée.

Qu'on pense par exemple aux enfants d'âge scolaire ou aux populations analphabètes qui ont un jour à faire face à une obligation qui leur est faite de s'alphabétiser. Ce n'est vraiment pas dans tous les cas que cette obligation répond à des besoins qui viennent d'eux, qu'ils peuvent identifier et comprendre. Plus souvent qu'autrement, le plaisir de l'alphabétisation, *quand celle-ci n'est pas volontaire*, n'arrive pas à la cheville du plaisir qui est déjà bien associé aux pratiques orales¹⁴; en fait, l'alphabétisation va souvent contre le principe du plaisir.

D'où en quelque sorte la nécessité d'un plaisir à inventer, d'une sorte de propagande d'alphabétisation à mener de la part des adultes et des « supporteurs » de la culture écrite,

parallèlement à l'obligation faite. D'où peut-être cette symbiose du plaisir de la nourriture et de la lecture, bienvenue au moment même où par ailleurs on aura rabaisé et même puni les pratiques originelles — « l'erreur vient des oreilles » — et récompensé l'usage de l'écrit, seul associé à la vérité.

Si on en juge par ce qui précède, notre conditionnement serait déjà avancé. Il reste à espérer que cette nouvelle importation de masse qu'est la culture écrite sur la planète s'implantera dans nos vies à tous pour notre plus grand plaisir et sans nous forcer à devenir de purs esprits... faméliques !

Tout cela suppose, encore une fois, une politique du livre. L'Unesco n'a jamais cessé d'encourager la constitution, dans les divers pays, de conseils nationaux du livre : organismes de liaison, d'information et de planification où se retrouvent non seulement les auteurs, les éditeurs et les libraires, mais aussi tous ceux, éducateurs ou responsables d'administrations et de collectivités, qui entendent que la faim de lire soit traitée comme la faim tout court et que le livre soit protégé, cultivé, amélioré, développé comme le plus précieux des biens de première nécessité¹⁵.

*Institut québécois de recherche sur la culture,
Québec*

Notes

¹ Ronald E. Barker et Robert Escarpit, *La Faim de lire*, Paris, Unesco / PUF, 1973, p. 13.

² Pour une courte esquisse de la situation en 1968, voir Tom Hopkinson, *La Lutte contre l'analphabétisme*. Dans le sixième tome de *L'Aventure humaine. Encyclopédie des sciences de l'homme*, Paris, Éditions de la Grange-Batelière, 1968, pp. 72-85.

³ Pour reprendre le titre d'un autre ouvrage d'Escarpit, *La Révolution du livre*, Paris, Unesco / PUF, 1965, 163 p.

⁴ Barker et Escarpit, *op. cit.*, p. 17.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁶ *Loc. cit.*

⁷ Les œufs décorés ukrainiens seraient un bon exemple. Il semblerait en effet que l'intention « graphique » y soit bien manifeste puisque leur nom, *pysanka*, aurait pour étymologie *pisaty*, c'est-à-dire *écrire* (Voir Johanna Luciw, Ann Kmit et Loretta Luciw, *Eggs Beautiful. How to make ukrainian easter eggs*. Minneapolis, Ukrainian Gift Shop, 1975, p. 16). Les

divers motifs inscrits sur ces œufs portent chacun des significations précises, de même que les couleurs, de telle sorte que pour qui sait les décrypter, chaque œuf consiste en une véritable carte de souhait. Par ailleurs, ces mêmes motifs ressemblent à s'y méprendre aux signes des écritures pictographiques primitives. Or, il semblerait que la dernière mode en matière de décoration ait consisté à ajouter aux motifs traditionnels un souhait écrit en toutes lettres à l'intention du destinataire : signe de la disparition du savoir de la signification des motifs, ou de l'alphabétisation des décorateurs d'œufs ? On pense ici à la surimpression des significations chrétiennes sur les significations païennes dans les processus de folklorisation. L'alphabétisation serait-elle un processus culturel similaire en force et en conséquences à la christianisation qui a modelé le style de vie d'une partie de la planète ?

⁸ Robert Escarpit et Mireille Lebas, *Nouvel Atlas de la lecture à Bordeaux*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, 1976, 91 p. (mise à jour de Robert Escarpit et Nicole Robine, *Atlas de la lecture à Bordeaux*, Bordeaux, Centre de sociologie des faits littéraires, 1963, 56 p.)

⁹ Barker et Escarpit, *op. cit.*, p. 14.

¹⁰ Pierre Gamarra, *On a mangé l'alphabet !*, Paris, Bordas, coll. Aux quatre coins du temps, 1978, 121 p.

¹¹ Lise Ouellet et Réjean Plamondon, *Zoupic*, Laval, Mondia, 1981, 16 p.

¹² Gamarra, *op. cit.*, pp. 115-116.

¹³ Ouellet et Plamondon, *op. cit.*, pp. 3-4.

¹⁴ Orale ? Buccale ? Même dans les théories psychanalytiques, l'oralité de la parole est assez difficile à distinguer de l'oralité de l'alimentation. Je préfère laisser les deux notions confondues pour le moment.

¹⁵ Barker et Escarpit, *op. cit.*, p. 32.